

Allons ; c'est arrangé ! vous y gagnerez tous les deux : il n'y aura peut-être que c'te pauvre mamzelle Clorinde, qui y perdra. Il n'y a qu'une petite chose qui m'embarasse. Je voudrais savoir ce que je gagnerai à me mêler de cette affaire là.

—Le lendemain de mon mariage je te fais entrer en société avec mon beau-père.

—Tu n'y penses pas : tu aimes trop à faire des économies de beau-pères. Ça te serait comme qui dirait un beau-père en deux, au lieu de deux beau pères dans un. Mais si tu disais la veille de ton mariage, ou bien un ou deux mois avant ? Ça te serait-il égal ? Je t'assure que pour moi, ça ne me serait pas indifférent. Dépêches toi de me promettre ça... autrement je ne dis pas un mot de toi à mon bourgeois, et tu t'arrangeras comme tu pourras.

—Allons... tu sais bien mon pauvre François qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant que de l'avoir tué. Je ne peux pas te promettre comme cela ; avant de savoir comment iront mes affaires. Tout ce que je puis t'assurer c'est que je te ferai quelqu'avantage... d'une manière ou d'une autre.

—Eh bien ! ce que je te promets moi, c'est que tu me feras ces avantages là d'une bonne manière, et avant que de te marier. C'est une affaire décidée. J'entreprends ton mariage ; à moi le soin de faire mes conditions et je m'oublierai pas ; car je tiendrai comme il faut. N'oublies pas de descendre dans une quinzaine de jours. Bonsoir mon cousin !

(A continuer.)



Poesie.

ROGATIONS.



ARRÊTEZ-vous, beaux jours ! oh ! n'allez pas si vite !
Laissez flotter sur nous ce ciel qui nous abrite,
Ces flocons nuancés d'encens et de chaleur
Qui s'exhalent sur nous comme un parterre de fleurs !

Retenez de vos champs, de vos bois, de vos plaines
La croissance hâtive ! établissez des rênes
Sur la verte nature, et que chaque arbrisseau
Monte plus lentement de son frêle berceau !

Arrêtez sur la tige, arrêtez sur la branche
Le fruit qui se colore et mûrit et se penche ;
Arrêtez le soleil dans sa course borné,
Qui s'éclipse pour nous aussitôt qu'il est né !

Que les jardins aussi moins tôt s'épanouissent
Avec leurs doux parfums qui tôt s'évanouissent,
Ainsi que la pensée, échappée à son mors,
S'en va s'amonceler aux poussières des morts !

Retenez, retenez ces têtes inégales
Des roses et des lis aux gracieux pétales ;
Que ces trésors si tôt ne brillent pas au jour
Pour s'élever, s'abattre et tomber tour à tour !

Arrêtez-vous maisons en feuillages nouées,
Vos cintres verdoyans, vos tentures nuancées
De si fraîches couleurs, qu'un génie immortel
Ne peut les recréer sous l'éclat du pastel !

Il fait si bon à voir ces immenses richesses
Se déployer sur nous, étaler leurs largesses,
Ainsi que le prodigue, et jeter à nos yeux
Cette réalité qui nous fait croire aux cieux !

Nous avons tant besoin, pour nos cœurs de poètes,
D'errer dans la campagne, au milieu de ces fêtes
Où tout est palpitant de luxe et de clarté ;
Palais oriental que Dieu seul a jeté,
Palais où tout s'émeut, bénit, murmure et chante ;
Concert où chaque bruit a sa phrase touchante,
Ensemble harmonieux de nids et de chansons,
De soirs, de rossignols, d'échos et de buissons !